Jeudi 18 octobre 2018 : nos lectures de vacances

Le Groupe Lectures s'est retrouvé ce jeudi, toujours avec le même plaisir autour de « nos lectures de vacances » - avec la joie d'accueillir de nouveaux membres.

Voici donc les livres présentés :

- Patrick GRAINVILLE : « La Falaise des fous » (Le Seuil 2018)

1868-1927 : de l'invention de l'impressionnisme à la traversée de l'Atlantique par Lindbergh, un Normand établi à Étretat entreprend le récit de sa vie. Orphelin de mère, jamais reconnu par son père, il s'est installé chez son oncle, dans la splendeur des falaises, après avoir été blessé lors de la sanglante aventure coloniale en Algérie. Sous son regard, un homme peint : c'est Monet. Pour le jeune homme, qui ne connaît rien à la peinture, c'est un choc. La naissance d'un art et d'une époque se joue là, et, dès lors, il n'aura de cesse d'en suivre les métamorphoses, guidé par deux amantes, Mathilde, une bourgeoise mariée, sensuelle, puis Anna, passionnée. Elles l'initient à Monet, présent de bout en bout, mais aussi à Courbet, Boudin, Degas, Flaubert, Hugo, Maupassant... Tous passent à Étretat ou dans son voisinage.

De la débâcle de la guerre de 1870 à la découverte de New York, de l'affaire Dreyfus au gouffre de la Grande Guerre, c'est tout un monde qui surgit, passe et cède la place à un autre. Dans la permanence des falaises lumineuses, la folie de Monet affrontant l'infini des Nymphéas. Le tout sous la plume d'un homme qui a beaucoup vécu, beaucoup ressenti, aimé et perdu.

Fresque historique vertigineuse, saga familiale et amoureuse, évocation puissante de la pulsion créatrice : avec Falaise des fous, Patrick Grainville signe son roman le plus accompli, le roman d'une vie.

- Claudie GALLAY : « Détails d'Opalka » (Actes Sud. Avril 2014. Babel 2018)

Dans cet ouvrage qualifié de "récit" par l'auteur elle-même, Claudie Gallay tente de nous expliquer ce qui l'émeut et la touche chez ce peintre Roman Opalka. Né en 1931 à Abbeville de parents polonais qui décidèrent de rentrer en Pologne en 1935, il se trouva obligé d'exercer son art dans l'un de ces anciens pays communistes d'Europe de l'Est où il exerça la fonction de chef décorateur de l'Armée.

Dès les années soixante, il s'intègre dans le mouvement qui prône un "art conceptuel". A partir de 1965, il décide de ne plus peindre que la suite des nombres (en blanc sur fond noir) commençant depuis le "un" pour ne plus s'interrompre : chaque toile – intitulée "Détail" suivi de la tranche des nombres retranscrits –, mesure 196x135 cm (à l'exception de "cartes de voyage") : la succession des nombre vers l'infini enjambe donc les oeuvres.

A partir de 1972, il ajoute 1% de blanc dans le fond noir, de telle sorte qu'à partir de 2008 (2010 pour Claudie Gallay), il peint des chiffres blancs sur fond blanc, "LE" grand classique de l'art contemporain, d'ailleurs Claudie Gallay fait allusion à la célébrité et drôlissime pièce de théâtre "Art" de Yasmina Reza .A la fin de chaque toile, il prend son visage (aussi impassible que possible) en photo ; tout en peignant les nombres, il s'enregistre en train de les dire en polonais.

- Marie-Aude MURAIL : « Maïté Coiffure » (Ecole des Loisirs. 2004)

Louis Feyrières doit faire un stage d'une semaine, comme tous les élèves de troisième. Où ? Il n'en sait rien. Ce qui est sûr, c'est qu'il n'aime pas l'école et qu'il ne se sent bon à rien.

"J'ai ma coiffeuse qui prend des apprentis, dit Bonne-Maman, lors d'un repas de famille. Stagiaire, c'est presque pareil." Coiffeur ? C'est pour les ratés, les analphabètes, décrète M. Feyrières qui, lui, est chirurgien. Louis se tait. Souvent. Mais il observe. Tout le temps. Comme il n'a rien trouvé d'autre, il entre comme stagiaire chez Maïté Coiffure.

Et le voilà qui se découvre ponctuel, travailleur, entreprenant, doué !

L'atmosphère de fièvre joyeuse, les conversations avec les clientes, les odeurs des laques et des colorants, le carillon de la porte, les petits soucis et les grands drames de Mme Maïté, Fifi, Clara et Garance, tout l'attire au salon.

Il s'y sent bien, chez lui. Dès le deuxième jour, Louis sait qu'il aura envie de rester plus d'une semaine chez Maïté Coiffure. Même si son père s'y oppose.

- Elena FERRANTE : « L'amie prodigieuse et la suite de la saga » (Gallimard 2014, puis Folio)

« Je ne suis pas nostalgique de notre enfance: elle était pleine de violence. C'était la vie, un point c'est tout: et nous grandissions avec l'obligation de la rendre difficile aux autres avant que les autres ne nous la rendent difficile.»

Elena et Lila vivent dans un quartier pauvre de Naples à la fin des années cinquante. Bien qu'elles soient douées pour les études, ce n'est pas la voie qui leur est promise. Lila abandonne l'école pour travailler dans l'échoppe de cordonnier de son père. Elena, soutenue par son institutrice, ira au collège puis au lycée. Les chemins des deux amies se croisent et s'éloignent, avec pour toile de fond une Naples sombre, en ébullition.

Formidable voyage dans l'Italie du boom économique, L'amie prodigieuse est le portrait de deux héroïnes inoubliables qu'Elena Ferrante traque avec passion et tendresse. (tome 1)

Leur aventure se poursuit au cours des 4 tomes parus.

Elena Ferrante est une écrivaine italienne mystérieuse : nul ne connaît ni son visage ni sa véritable identité. Elle donne des interviews écrites et n'apparaît jamais ...

Le récit époustoufle parce qu'il porte, sans jugement aucun, toutes les contradictions de l'humaine condition. Shakespearien dans son mélange de styles, de tons, du grotesque au tragique, du sensuel au sanglant. Naples et sa politique corrompue, sa splendeur, sa misère et ses catastrophes naturelles (ici , le tremblement de terre de 1980) en reste la principale héroïne, sur fond d'Italie en proie aux violences, de l'après-guerre à aujourd'hui. Elena Ferrante — dont on ignore toujours la réelle identité (1) — brasse admirablement l'historique et l'intime, le politique et le conte, au rythme d'un feuilleton-mélodrame qu'on ne peut abandonner, découpé qu'il est en courts chapitres faciles à dévorer. Sans l'entrave de vaines descriptions ou de besogneux commentaires. Tout y est incarné à travers l'action-réaction permanente des deux fusionnelles amies, qui se construisent et se détruisent, s'aiment et se haïssent, partagent amants, familles et enfants...(Télérama.3547. janvier 2018)

- Jérôme FERRARI : « A son image » (Actes Sud. Août 2018)

Par une soirée d'août, Antonia, flânant sur le port de Calvi après un samedi passé à immortaliser les festivités d'un mariage sous l'objectif de son appareil photo, croise un groupe de légionnaires parmi lesquels elle reconnaît Dragan, jadis rencontré pendant la guerre en ex-Yougoslavie. Après des heures d'ardente conversation, la jeune femme, bien qu'épuisée, décide de rejoindre le sud de l'île, où elle réside. Une embardée précipite sa voiture dans un ravin : elle est tuée sur le coup.

L'office funèbre de la défunte sera célébré par un prêtre qui n'est autre que son oncle et parrain qui va associer chaque moment de la liturgie à une photo de la jeune femme.

Ces épisodes présentés sans chronologie, qui ont pour point commun la photographie et la mort, sont autant de prétextes pour une réflexion sur la foi, sur le nationalisme corse, sur le rôle de la photographie dans les guerres.

Avec ce livre, Jérôme Ferrari nous pousse à réfléchir sur l'image du réel à laquelle on s'attache, en réalité un instantané déjà dépassé au moment où il est fixé : ... « Sur les photographies, les vivants mêmes sont transformés en cadavres parce qu'à chaque fois que se déclenche l'obturateur, la mort est déjà passée. » Une image de la mort, quand il s'agit des guerres, souvent manipulée, tout aussi incapable de dire leur atroce réalité, de nous faire réfléchir pour qu'elles cessent : « la photographie ne dit rien de l'éternité, elle se complaît dans l'éphémère, atteste de l'irréversible et renvoie tout au néant. » (J. Ferrari)

- Margaret ATWOOD : « La Servante écarlate » (1985 – 2017. Robert Laffont)

" C'était après la catastrophe, quand ils ont abattu le président, mitraillé le congrès et que les militaires ont déclaré l'état d'urgence".

Defred se souvient de l'ancien temps, de sa vie de femme libre de sa fille et de Luke son mari tous deux disparus lors de la tentative d'évasion vers le Canada.

Defred est son nouveau nom. Dans cette république de Gilead les femmes sont reléguées à diverses tâches, les plus chanceuses sont mariées à des dignitaires, elles sont vêtues de robes bleues, les " marthas " s'occupent de l'intendance, elles sont vêtues de vert, enfin les servantes écarlates, dont fait partie Defred, sont habillées de rouge avec une coiffe couvrant les cheveux et une sorte d'ocillères ressemblant à des ailes d'anges. Son rôle est la procréation. Dans un pays où la fécondité a fortement baissé chaque maison, chaque commandant a sa servante écarlate.

" La servante écarlate" est parue en 1984. Comme "1984" de George Orwell le roman de Margaret Atwood est effrayant, cette dystopie a de quoi faire réfléchir, ce qui rend ce récit glaçant c'est la façon presque anodine de supprimer le droit des femmes, interdiction de travailler, d'avoir un compte en banque...

" La servante écarlate " est un monologue car à qui parler de ses angoisses, de ses peurs de ses espoirs dans un régime totalitaire où tout le monde suspecte tout le monde. Ne vous attendez à une histoire réjouissante pleine de rebondissement.

- Gaëlle NOHANT : « La Légende d'un dormeur éveillé » (Héloïse d'Ormesson. 2017. Livre de Poche 2018)

Robert Desnos a vécu mille vies – écrivain, critique de cinéma, chroniqueur radio, résistant de la première heure –, sans jamais se départir de sa soif de liberté. Pour raconter l'histoire extraordinaire de *ce dormeur éveillé*, Gaëlle Nohant épouse ses pas ; comme si elle avait écouté les battements de son cœur, s'était assise aux terrasses des cafés en compagnie d'Éluard ou de García Lorca, avait tressailli aux anathèmes d'André Breton, fumé l'opium avec Yvonne George, et dansé sur des rythmes endiablés au Bal Blomet aux côtés de Kiki et de Jean-Louis Barrault. S'identifiant à Youki, son grand amour, la romancière accompagne Desnos jusqu'au bout de la nuit.

Légende d'un dormeur éveillé révèle le héros irrésistible derrière le poète et ressuscite une époque incandescente et tumultueuse, des années folles à l'Occupation.

« Cette fresque déjà nous fait entrer dans cette France de l'entre deux-guerres avec force, précision et un sens du détail étonnant. Mais c'est surtout le portrait de Desnos qui est stupéfiant. Une découverte bouleversante à travers les facettes qui sont données de lui et à travers l'éclairage qui approfondit tous ces parcours en un seul homme : le surréaliste fervent mais (trop ?) indépendant; le poète dont les citations proposées donnent une furieuse envie de relire les recueils; le journaliste dont on aurait voulu dévorer les chroniques; l'ami indéfectible et délicat pour tous ceux qui ont eu la chance de le rencontrer; l'amoureux de la fête, de la vie; le chevalier de Youki qu'il protège et célèbre si bien... (Critique d'un libraire)

- Françoise FRENKEL : « Rien où poser sa tête » (Gallimard. 2018)

En 1921, Françoise Frenkel, jeune juive polonaise passionnée par la langue et la culture françaises, fonde la première librairie française de Berlin "La Maison du Livre". Rien où poser sa tête raconte son itinéraire : contrainte, en raison de ses origines juives, de fuir l'Allemagne en 1939 après la prise de pouvoir d'Hitler, elle gagne la France où elle espère trouver refuge. C'est en réalité une vie de fugitive qui l'attend, jusqu'à ce qu'elle réussisse à passer clandestinement la frontière suisse en 1943. Le récit qu'elle en tire aussitôt et qu'elle choisit d'écrire en français dresse un portrait saisissant de la France du début années quarante. De Paris à Nice, Françoise Frenkel est témoin de la violence des rafles et vit sans cesse menacée. Tantôt dénoncée, tantôt secourue, incarcérée puis libérée, elle découvre une population divisée par la guerre dont elle narre le quotidien avec objectivité. Rien où poser sa tête, soixante-dix ans après sa publication en 1945 à Genève, conserve, miraculeusement intactes, la voix, le regard, l'émotion d'une femme, presque une inconnue, qui réussit à échapper à un destin tragique.

Paru en 1945, « Rien où poser sa tête », récit de la fuite d'une librairie juive de Berlin à la Suisse, via la France, a été retrouvé dans un vide-greniers en 2010.

Réédition, donc dont Patrick Modiano signe la préface.

- Philippe LANÇON : « Le Lambeau » (Gallimard. 2018)

Philippe Lançon est journaliste à Libération et Charlie Hebdo, et écrivain. Il raconte l'attaque de Charlie Hebdo le 7 janvier 2013, attaque dont il a été victime, un quart du visage inférieur droit réduit en bouillie et au cours duquel il a perdu beaucoup de ses amis. Mais ce livre n'est pas un témoignage ordinaire, il va beaucoup plus loin que cela.

Il se raconte lui, comme il vit cette épreuve, avec ses proches, avec les soignants, avec ses livres, avec la musique qui l'aident. Il raconte aussi sa vie d'avant, comment cet épisode le changera à jamais physiquement et moralement.

" J'ai substitué à l'ineffaçable de la cicatrice l'effaçable , le raturable de l'écriture " disait Michel Foucault- que Philippe Lançon cite dans *le Lambeau*.

Ce n'est jamais haineux, ni larmoyant, ni plaintif. Il n'y a aucun jugement, juste une très grande intelligence, une culture immense et une empathie hors norme pour cet homme meurtri au plus profond de sa chair et de son âme qui subira une quinzaine d'opérations. On est avec lui dans cette chambre d'hôpital avec ses craintes, ses angoisses, ses espoirs, ses déceptions et sa renaissance.

- Marek Halter : « La Mémoire d'Abraham » (Pocket. 2015)

Ce roman fleuve de près de 1000 pages raconte l'histoire d'une famille juive sur les deux derniers siècles. L'ancêtre Abraham, en l'an 70, à la suite de l'incendie de Jérusalem, décide de retranscrire sur un rouleau de parchemin les événements les plus significatifs et de le transmettre à ses enfants, pour qu'ils en fassent de même avec leurs enfants, et que ceux-ci en fassent de même avec leurs enfants, sur plus de 100 générations. Toutes les grandes phases de l'histoire du peuple juif sont passées au crible de Marek HALTER, de cet an 70 initial, en passant par tous les pogroms et autres massacres perpétrés contre sa famille, jusqu'à la guerre de 39-45, et au ghetto de Varsovie qui verra la mort héroïque du dernier personnage, le grand-père de l'auteur. Quelle leçon de tolérance de ce peuple qui accepte toutes les brimades sans jamais se révolter, qui préfère prier sans cesse ce Dieu qui ne le ménage pourtant pas, et qui a donné au monde tant d'érudits. C'est un beau livre, à conseiller à tous les belliqueux et autres intolérants dont notre monde regorge malheureusement.

- Jean-Marie ROUARD : « La vérité sur la Comtesse Berdaïev » (Gallimard. 2018)

Pourquoi le destin s'acharne-t-il sur la comtesse Berdaïev? Aristocrate très belle et très libre, elle appartient à la communauté des Russes blancs, ces exilés qui ont fui l'Union soviétique après la révolution de 1917. Personnalités fantasques et passionnées, minées par la nostalgie et songeant à des projets impossibles, ils ont du mal à trouver leur place dans une société française qui les regarde comme des vestiges anachroniques. Cherchant dans l'amour et dans l'étourdissement des plaisirs un remède à leur mal de vivre, partagés entre la misère et l'opulence, prêts à tous les expédients pour survivre, ils sont la proie de tous les faux donneurs d'espoir et surtout de leurs rêves. Déjà victime de l'Histoire qui l'a condamnée à l'exil et à la ruine, la comtesse Berdaïev va se trouver impliquée dans une affaire de mœurs éclaboussant le milieu politique dans les débuts ténébreux de la Ve République.

Librement inspiré du scandale des Ballets roses, ce roman renoue avec les thèmes chers à Jean-Marie Rouard : la passion amoureuse confrontée avec la brutalité du pouvoir, face à une société qui se veut toujours moralisatrice.

« Ce qui est amusant et jouissif dans le roman, c'est le contraste pour ne pas dire l'opposition entre l'élégance du style classique de l'académicien et la canaillerie de ses personnages. Le charme aérien de l'écriture et le cynisme fangeux de la plupart de ses créatures. Jean-Marie Rouard réussit des scènes improbables, comme le juge d'instruction sidéré, subjugué, envoûté par la beauté de la comtesse Berdaïev. Ou encore ce repas de deux familles bourgeoises qui préparent le mariage de leurs enfants et qui est gâché par les diatribes d'un beau-père contre le général de Gaulle et son éloge compromettant du maréchal Pétain.

Treize ans après la fin de la guerre, on baigne encore dans les aigreurs, les craintes, les rodomontades, les procès imaginaires et les mouvements de menton. Une parole de travers colportée, et l'on craint pour son avancement. D'autant que de Gaulle a été rappelé. Aucun adversaire n'est à sa mesure, surtout pas le président Marchandeaup, qui, après des photographies très compromettantes, est de lui-même allé se rhabiller. » (Bernard Pivot. JDD)

- Éric FOTTORINO : « Dix-sept ans » (Gallimard. 2018)

Eric Fottorino nous a déjà présenté ses deux pères : Michel, son père adoptif dans « L'Homme qui m'aimait tout bas » et son père biologique : « Questions à mon père ». Cette fois, il écrit sur sa mère qu'il nomme Lina.

A la fin d'un repas familial réunissant sa mère, Eric, ses deux frères et leurs épouses, Lina fait un aveu à ses enfants, elle leur révèle un secret qui l'étouffe depuis des années. Elle a eu, le 10 janvier 63, une petite fille qu'elle a dû abandonner à la naissance. Malgré le choc de la révélation, malgré la souffrance de sa mère, Éric reste froid... Sa relation avec sa mère a toujours été très compliquée, il a toujours manifesté une certaine distance envers cette mère qu'il n'a jamais pu appeler autrement que par son prénom. Une femme qui, durant toute son enfance, était soit absente, soit présente sans être vraiment là. *"Elle était là mais elle était loin. Je ne comprenais pas ces sautes d'humeur, ces sautes d'amour."*

Dans les semaines qui suivent, Eric ressent l'impérieux besoin d'aller à la découverte de l'histoire de cette mère qui ne lui a jamais prodigué qu'une "affection à éclipses", à la rencontre de cette femme qu'il ne connaît pas. Il se rend alors à Nice, la ville où il est né, une ville où il n'a pas vécu puisque sa mère est repartie avec lui, juste après sa naissance, dans sa famille à Bordeaux. Il sait que sa mère s'était retrouvée enceinte de lui à dix-sept ans après être tombée amoureuse d'un juif marocain, Moshé.

Il va alors peu à peu comprendre ce qu'a vécu sa mère, fille-mère à dix-sept ans d'un père étranger et juif. Avec cette grossesse, honte et déshonneur s'abattent sur sa famille "bien-pensante", Lina est "livrée au gang des soutanes" avec la complicité des religieuses. Il va alors comprendre pourquoi il a ressenti un sentiment d'abandon toute sa vie, comprendre la place qu'a prise sa grand-mère et la place qui a été laissée à sa mère auprès de lui puisqu'il l'a longtemps considérée comme sa sœur.

Ce roman très personnel raconte une quête identitaire. On ressent aussi toute sa colère contre l'église, contre les préjugés de l'époque qui ont pesé si fort sur son destin.

- Alexandre DUVAL-STALLA : « Claude Monet-Georges Clémenceau » (Gallimard. Folio. 2013)

« Claude Monet - Georges Clemenceau : une histoire, deux caractères »

Il s'agit d'une biographie croisée de l'amitié durable et fraternelle qui n'avait jamais été décrite en détail entre Claude Monet et Georges Clemenceau : depuis leur enfance jusqu'à la mort de Monet en passant par les Nymphéas. L'ouvrage décrit comment l'intuition artistique de Monet et l'impulsion de Georges Clemenceau leur permirent respectivement de réaliser et d'exposer la série monumentale des Nymphéas du jardin d'influence japonaise de Giverny à L'Orangerie, un site conçu pour l'exposition d'œuvres de grandes tailles que l'artiste voulait léguer à la France au sortir de la Première Guerre mondiale. Monet souhaitait ainsi apporter la paix et de la campagne aux Parisiens blessés. Il leur offrit vingt-deux panneaux formant les Nymphéas de L'Orangerie.

Le 17 mai 1927, six mois après la mort de Claude Monet, fut inaugurée l'exposition des Nymphéas, installées à L'Orangerie que Clemenceau vint admirer la veille, telle qu'il l'avait envisagée quarante ans plus tôt. S'y rendant à nouveau en juin 1928, il est déçu de constater que l'administration ne se soucie guère de faire connaître ce don exceptionnel.

Claude Monet et Georges Clemenceau, c'est l'histoire de deux caractères volcaniques et intransigeants au service de deux aventures uniques : celle de l'Impressionnisme et celle de la République. Deux aventures qu'ils ont menées, l'un et l'autre, comme chefs de file. Contre les conservatismes et contre les conformismes. Monet imposant un mouvement esthétique que beaucoup, à juste titre, considèrent comme une nouvelle Renaissance. Française celle-là. Clemenceau bataillant pour asseoir la République sur des principes et des valeurs fondés sur la liberté intégrale de l'individu. L'amitié de combat de Clemenceau et de Monet s'est nourrie de deux lumières au service d'une certaine idée de la France : liberté de créer, liberté de vivre.

On a aussi évoqué deux romans de Henning MANKEL : « *La Lionne blanche* » (Seuil 2005) et « *Le Chinois* » (Seuil 2011), tous deux à fond historique.

Et puis, le témoignage du Docteur Chaussoy, « *Je ne suis pas un assassin* » (Oh ! Editions 2004)

Bravant les lois et les mœurs, une mère apporta à son fils souffrant et incurable la mort qu'il désirait ardemment.. Raconté au plus juste, voici le récit du médecin qui, surmontant ses doutes, accomplit, après Marie Humbert, le geste ultime et libérateur. La trajectoire d'un homme se mesure aux risques qu'il affronte. Par une matinée de septembre 2003, Frédéric Chaussoy, réanimateur médical (métier de tous les dangers), décida de mettre un terme aux souffrances de Vincent Humbert, jeune paralysé de vingt-deux ans enfermé dans le cercueil de son corps. Ce fut un choc pour nous tous et les débats politiques en parurent soudain bien fades. Cette décision du praticien de l'hôpital de Berck imposa, sans le savoir, une loi sur la fin de vie en France. (Le livre est préfacé par Bernard Kouchner).

Et enfin : de Gilles MARCHAND « *Une Bouche sans personne* » (

Un comptable se réfugie la journée dans ses chiffres et la nuit dans un bar où il retrouve depuis dix ans les mêmes amis. Le visage protégé par une écharpe, on ne sait rien de son passé. Pourtant, un soir, il est obligé de se dévoiler. Tous découvrent qu'il a été défiguré. Par qui, par quoi? Il commence à raconter son histoire. Il recommence le soir suivant. Et le soir d'après. Et encore. Chaque fois, les clients du café sont plus nombreux et écoutent son histoire comme s'ils assistaient à un véritable spectacle. Et, lui qui s'accrochait à ses habitudes pour mieux s'oublier, voit ses certitudes se fissurer et son quotidien se dérégler.